

# artpress

## 265

WITH ENGLISH TEXT  
FEVRIER 2001  
40 FF US\$ 7 295 FB 12,50 FS 6,20 £

**Maurizio Cattelan** Vanessa Beecroft Heger & Dejanov

Espagne : un mécène engagé / *Spain: A Patron with Politics*



Hitchcock Censure à la française / *Censorship French Style*

**Bertolt Brecht** au delà du spectacle / *The Brecht Situation*

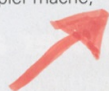


L 9240 - 265 - 40,00 F



Encart promotionnel d'abonnement entre les pp. 50 et 51  
*Subscription insert between pages 50 and 51.*

Couv. : Maurizio Cattelan. Sans titre. 1998. Papier mâché, peinture, costume, masque. 32 21 x 24 cm



A nos lecteurs,

A la suite des difficultés intervenues dans la distribution de nos journaux par voie postale, le Syndicat professionnel de la presse magazine et d'opinion, dont notre journal est membre, publie le communiqué suivant :

«Certains d'entre vous ont pu constater cette année, en particulier au cours du dernier trimestre, des perturbations dans la distribution de leur magazine qui localement ont pu être très importantes.

Les raisons principales de cet état de fait sont l'augmentation importante de l'ensemble des trafics postaux à distribuer et les négociations sur la mise en place des 35 heures dans les bureaux distributeurs et les centres de tri.

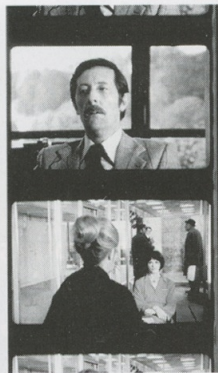
La Poste a la volonté d'assurer à la presse le meilleur service possible pour leurs clients communs que sont les abonnés de journaux et magazines. Elle a mis en place une série de dispositifs et travaille avec les éditeurs pour progresser sur le chemin de la qualité ; citons entre autres la réorganisation des réseaux postaux et le lancement d'une étude indépendante (réalisée par la Sofres) sur la qualité de service des abonnements, qui permet d'appréhender précisément le délai entre le dépôt postal d'un magazine et sa réception chez l'abonné.

Nous remercions nos abonnés pour leur patience et leur fidélité et sommes convaincus que les dispositions prévues par La Poste permettront d'améliorer très rapidement la régularité de livraison de nos magazines.»

- 8 exporama
- 12 mémoire des camps par André Gunther
- 18 les «Witz» de MAURIZIO CATTELAN  
*The Witz Kid* interview par Jean-Yves Jouannais et Christophe Kihm
- 24 les mises à nu de VANESSA BEECROFT  
*I prefer Nudity* interview par Munro Galloway
- 29 SWETLANA HEGER & PLAMEN DEJANOV  
flux et stocks / *Art Workers* par Pascal Beausse
- 34 JESUS MARTINEZ GUERRICABEITIA un mécène engagé  
*Jesus Martinez and His Collection of Leftwing Art* par José Martin
- 40 censure à la française  
*Shocking the Public* par Eliane Burnet
- 46 cinéma : l'expérience numérique  
*Doing it Digitally* par Louis-José Lestocart
- 51 art press livres
- 52 BRECHT ou le spectaculaire désintégré  
*Brecht Now. Yes, Now.* par Philippe Forest
- 54 BRECHT au-delà du spectacle  
*Saint Bert and the Spectacle* par Yan Ciret
- 58 lire en lieu sûr par Hugo Lacroix
- 60 William Burroughs : Dieu a besoin d'aide par Jacques Henric
- 61 le feuilleton / *on reading and the rest* de Jacques Henric
- 62 les livres
- 64 les expositions / *Reviews:*  
Hitchcock et l'art, G. NEILL KENNEDY, S. SILTON, J. WESLEY, K. EL AZEM, F. CASTRO LENERO, A. V. JANSSENS, A. MIK, J. GRIMONPREZ, J. FABRE, P. BAILLY MAITRE-GRAND, M. ULLMAN, San Diego : inSite 2000, Luxembourg : many colored objects , 7<sup>e</sup> biennale d'art à La Havane, Bruxelles : another dimension, Paris : au-delà du spectacle
- 90 de la techno au musée ? par Christophe Kihm
- 91 la musique par Pierre Gervasoni
- 92 les arts électroniques par Annick Bureaud
- 93 la télévision par Patrice Blouin et Emmanuel Burdeau



Vanessa Beecroft. Performance. 1998. (Court. Deitch Projects, NY)



Maurice Lemaître. Expo «Monter / sampler», p. 86



Bernard Piffaretti. Sans titre. 1999. Expo p. 88



Heger & Dejanov. «Still life + Pale Red Orange (Plenty Objects of Desire)». 1997. Technique mixte. 500 x 185 cm

# Jesús Martínez Guericabeitia

## un mécène engagé

### *Jésus Martínez and His Collection of Leftwing Art*

JOSÉ MARTÍN

*Toujours aussi ouverte (pays invité cette année, le Royaume-Uni) et dynamique (notamment au travers des sections «cutting edge»), la foire de Madrid, Arco, fête ses 20 ans et se tiendra du 14 au 19 février. Il nous a paru opportun, à cette occasion, de faire découvrir une personnalité hors du commun, celle d'un collectionneur qui est aussi un militant politique. Une biographie et une collection qui éclairent aussi les transformations d'un pays.*

■ Un collectionneur peut avoir de multiples raisons de cultiver son amour pour l'art. En fait, il existe autant de motifs de collectionner que d'individus, et l'on estime aujourd'hui qu'un Occidental sur trois rassemble des objets selon des critères propres (1). Ce qui n'est pas commun, c'est que l'idéologie politique vienne s'y nicher et ce qui l'est encore moins, c'est que ce soit une idéologie de gauche qui donne sens et raison d'être à une telle entreprise. Cependant, si extraordinaire que cela paraisse à première vue, c'est bien le cas de Jesús Martínez Guericabeitia, un homme d'affaires espagnol qui, en 1999, a offert sa collection particulière à l'Université de Valence (Espagne). Du point de vue quantitatif, cette donation comprend une centaine de peintures émanant de quelque soixante artistes et près de trois cents estampes (essentiellement des sérigraphies) exécutés par environ cent quarante autres auteurs, en majorité espagnols, malgré la présence de quelques œuvres étrangères significatives. Mais ce qui fait la singularité de cette collection, ce n'est pas tant le nombre d'œuvres ou la célébrité de son auteur : d'autres caractéristiques la rendent exceptionnelle, lui conférant un intérêt sans égal dans son genre.

Tout d'abord, les collections privées ne sont pas légion en Espagne et elles l'étaient encore moins durant le franquisme, période au cours de laquelle celle-ci fut commencée. À cela vient s'ajouter le fait qu'elle ait été offerte récemment à l'Université de Valence : des gestes aussi désintéressés ne sont pas fréquents dans ce pays et encore moins vis-à-vis de ce genre d'institutions. La preuve en est : ce legs a fait de la galerie d'art du 20<sup>e</sup> siècle de l'Université de Valence la plus importante appartenant à un centre espagnol d'enseignement supérieur. Mais, outre ces circonstances, dont la presse

marquée par une forme d'expression – le réalisme – et, de manière plus significative, par un contenu idéologique explicite à tendance sociale – la critique, la dissidence, le compromis. Ces deux traits – le réalisme et la critique – lui confèrent une spécificité qui la distingue des habituelles collections privées



GIANGIACOMO SPADARI. «Construzioni». 1970. Acrylique / toile. 150 x 230 cm. Acrylic/canvas

locale s'est largement fait l'écho, ce qui fait réellement l'originalité de cette collection, c'est son profil stylistique et thématique totalement atypique. Elle est en effet fortement

ou publiques classées par époques, écoles ou mouvements. Celle-ci, en revanche, résulte d'un choix personnel découlant du lieu (Valence), du moment où le mécène commence



à acquérir les œuvres (fin du franquisme) et, surtout, de l'idéologie de cet homme. Assurément, une collection ressemble à son propriétaire. Il est, de ce fait, nécessaire de présenter ce dernier pour comprendre la contradiction apparente entre le fait de réunir des œuvres d'art et un engagement politique. Jesús Martínez Guericabeitia appartient à une génération à jamais marquée par la guerre civile (1936-1939) et par le caractère répressif du régime du général Franco sous lequel son père, son frère et lui-même furent emprisonnés pour leurs convictions libertaires ; plusieurs membres de leur famille furent même fusillés.

## Un mécène communiste

Martínez Guericabeitia naît en 1922 dans un petit village agricole de la province de Valence. Son père s'occupe de l'extraction de l'argile pour la fabrication d'objets en



céramique. Il est doté d'une vaste culture autodidacte et ses solides convictions anarcho-syndicalistes le poussent, durant la guerre, à assumer des responsabilités politiques en tant que représentant de la CNT, le

*This February (14-19) Arco is celebrating its twentieth edition. This Madrid event remains as dynamic and open as ever, with the UK as this year's special guest and several cutting edge selections. By way of a tribute, we present this portrait of a unique figure on the Spanish scene: a major collector who is also a political activist, and whose life and tastes shed interesting light on recent Spanish history.*

■ Many things may motivate an art collector. In fact, there are as many different reasons to collect as there are collectors, and today it is estimated that in the Western world one out of three people collect objects according to one criterion or another.(1) What is unusual, however, is collecting for political reasons, and it is even less common for a leftist ideology to be the driving force and overall defining character of a collection of art. Yet as strange as it may seem at first, this is the case with the Spanish businessman Jesús Martínez Guericabeitia and the private collection he donated to the University of Valencia in 1999. In quantitative terms, this collection consists of more than a hundred paintings by 60 artists, and almost 300 graphic arts pieces (mostly silkscreens) by another 140 artists, most of them Spanish, although a significant number of them are from other countries. But what makes this collection remarkable is not the number of works or the renown of the artists; there are other, far more unique characteristics. In fact, there is nothing else quite like it.

First of all, private collections of contemporary art are still not common in Spain and they were far, far less so under the Franco regime, when Martínez began to amass his. Further, his recent gift to a university is also unusual in a country where such acts of generosity are not frequent. Lastly, unlike the UK and the U.S., there is little tradition of collecting art among Spanish educational institutions, and one manifestation of this is that with Martínez's donation, the University of Valencia now possesses one of the biggest 20th-century art collections of any Spanish higher learning institution.

But even beyond these reasons which were widely noted in the local press, what truly distinguishes this collection is its atypical aesthetic and thematic profile: it is defined by a single style (realism) and, above all, by an explicit political bent toward social criticism, political dissidence and engagé art in general. These two defining features (realism and social critique) make it specialized in a way that has no parallel in public and private collections, which are usually organized around periods, schools or movements. This collection, in contrast, grew out of more personal factors: the collector's particular place and time (the end of Franco's rule) and, above all, his politics.

Of course all art collections are conditioned by

the personality of the collector. This fact is particularly ironic here in that this is a businessman's private collection of leftist art. The explanation lies in Martínez Guericabeitia's biography as one of a generation of Spaniards indelibly marked by the Civil War (1936-39) and the repressive Franco regime. Martínez, his left-wing father and his brother were all imprisoned and other relatives were shot for their convictions.

## A Communist Patron of the Arts

Jesús Martínez was born in 1922 in a small farming town in the interior of the province of Valencia. His father mined clay to be used in making ceramics. He was an autodidact and an anarcho-syndicalist; during the war he became a leader of the CNT, the Spanish anarchist union. With the victory of the fascist army uprising against the Republic, the Martínez family, like so many others, suffered the consequences of having been on the losing side. The father spent six years in jail. His brother José, who had fought at the front despite being underage, spent two and a half years in a reform school and was once again arrested and imprisoned in 1947 for membership of an underground anarchist youth group. A year later he fled to Paris, where he soon became a well-known figure in the Spanish exile community. There José founded and directed the celebrated publishing house Editions Ruedo Ibérico, which was to become highly influential among Spanish intellectuals with the 1961 publication of its first book, *The Spanish Civil War* by the British author Hugh Thomas.(2)

Jesús Martínez was also arrested in November 1939, when not yet quite 17 years old, and like his brother imprisoned for two and a half years. It was a traumatic experience but jailed teachers helped him complete his education, and he learned English. These were the last courses he would ever attend. After leaving prison he was forced to live the life of a self-sufficient adult, with no possibility of returning to school. Perhaps it was this truncated education that made him so insatiably eager to learn, so intellectually curious. Books on history, politics, literature, art and philology would later fill the few hours not taken up with work and line the many shelves his extensive and varied library was to acquire.

He was finally released from jail (on parole) and despite everything, was able to advance during the hard postwar years. An enterprising young man, he worked as a proofreader in a print shop and invented procedures to repair linotype machines which were used in various local establishments. Subsequently he set up tannery. Later, he emigrated, along with his wife, first to Colombia and then the Virgin Islands, in 1968, before deciding to return to Valencia once and for all in 1970.

grand syndicat anarchiste espagnol. À la suite de la victoire des troupes qui se sont soulevées contre la République, la famille Martínez Guerricabeitia se retrouve évidemment dans le camp des vaincus et en subit les conséquences. Son père passe six ans en prison. Son frère José qui, bien qu'encore mineur, avait combattu au front, est enfermé pendant deux ans et demi dans un centre de redressement ; il est de nouveau arrêté et incarcéré en 1947 pour avoir milité dans un mouvement clandestin, les Juventudes libertarias (les Jeunesses libertaires). L'année suivante, il s'enfuit en France et s'installe à Paris où il devient en peu de temps une des figures marquantes parmi les exilés espagnols. Il y fonde et dirige les mythiques éditions Ruedo Ibérico qui exerceront une très grande influence intellectuelle sur toute l'opposition à Franco à partir de la publication en 1961 de son premier ouvrage, *La Guerra civil española* (La Guerre civile espagnole), du Britannique Hugh Thomas (2).

Agé de moins de dix-sept ans, Jesús Martínez Guerricabeitia est également arrêté en novembre 1939 et emprisonné durant deux ans et demi. Cette expérience très traumatisante contribue toutefois à sa formation scolaire : des co-détenus, professeurs, lui font la classe et lui permettent d'approfondir ses connaissances en anglais. Ce seront toutefois les derniers cours qu'il recevra, car il sort de prison prématurément transformé en adulte contraint de se débrouiller seul, sans possibilités de poursuivre ses études. C'est peut-être de là que viennent son insatiable soif d'apprendre et son inépuisable curiosité intellectuelle : les livres d'histoire, les essais politiques, artistiques, littéraires ou linguistiques constituent sa bibliothèque à la fois vaste et variée et combinent les rares heures qu'il ne consacre pas au travail. En dépit des circonstances, une fois sa liberté recouvrée – une liberté surveillée –, il parvient à faire son chemin durant les années difficiles de l'après-guerre. Ce jeune homme

entreprenant commence par travailler comme correcteur chez un imprimeur où il applique des méthodes de son invention pour réparer les matrices de certaines linotypes. Après avoir monté son propre entrepôt de cuirs, en 1951, il émigre en Colombie avec femme et enfant puis, en 1968, aux îles Vierges. Il revient à Valence en 1970 et s'y établit définitivement.

Son séjour en Amérique fait de lui un homme d'affaires avisé, un self-made-man doté d'une grande expérience de gestionnaire et d'agent commercial qui lui procure une certaine aisance financière. À son retour à Valence, cette situation lui permet de mettre en pratique son ancien amour de l'art et d'acheter des peintures ; parallèlement, il collabore de plus en plus avec le parti communiste – sans toutefois y adhérer – et avec d'autres mouvements antifranquistes qui, déjà avant la mort du dictateur mais aussi durant la période de transition, avaient contribué à faire passer les idées démocratiques en réaffirmant la culture de gauche et en la diffusant. Ainsi a-t-il été impliqué personnellement et financièrement dans le projet culturel communiste en étant l'un des membres fondateurs des Promociones Culturales del País Valenciano (Promotions culturelles du pays de Valence) et de la revue *la Calle* (1978-1982), et en participant activement à la création de l'Asociación Democrática y Cultural de Villar del Arzobispo, son village natal.

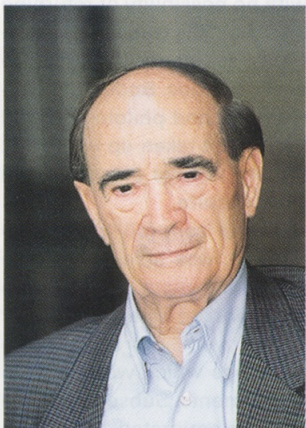
Sa modeste activité de mécène gravitant dans l'orbite du PCE (Parti communiste espagnol) se réduit durant les années 80 (à l'instar d'autres «compagnons de route» du Parti), bien que, dans son cas, les raisons soient autres. Il prend une nouvelle direction quand, sur son initiative, l'Université de Valence crée, en 1989, la Fondation Martínez Guerricabeitia dans le but de promouvoir et de diffuser les arts plastiques contemporains et de constituer une collection de peinture moderne. À partir de 1990, l'activité principale de cette institution



EQUIPO CRONICA. «Aquelarre, una odiesia en el museo». 1971. Acrylique / toile. 200 x 200 cm. Acrylic/canvas

consiste à organiser la Biennale Martínez Guerricabeitia. Quoique fort récente, cette initiative occupe désormais une place importante dans le panorama des événements artistiques espagnols grâce à son originalité et au sérieux dont ont fait preuve ses cinq éditions. Et, plus important, le patrimoine historique de l'Université de Valence s'est enrichi d'œuvres d'artistes des années 90, de peintures de José María Báez, Javier Baldeón, Carmen Calvo, Curro González, El Hortelano, Abraham Lacalle, Rogelio López Cuenca, Simeón Sáiz Ruiz ou Darío Urzay. La Fondation se consacre également à la publication de textes classiques sur l'esthétique ne se trouvant pas encore sur le marché espagnol. Jusqu'à présent, treize ouvrages ont été publiés, parmi lesquels ceux de Charles Batteaux, Jacques Bouveresse, Mikel Dufrenne, Johann Gottlieb Fichte, Filippo Menna, Luigi Pareyson, Armando Plebe, Richard Wagner et Ludwig Wittgenstein.

Cette promotion de la culture dans ses manifestations les plus socialement enga-



JESUS MARTINEZ



DARIO VILLALBA. «Memento a los muertos por el sida». 1990. Huile sur lin. 162 x 125 cm. "Aids Memorial"



FERNANDO SOMOZA. «El ejecutivo». 1970. Technique mixte sur toile. 200 x 120 cm. "Executive." Mixed media



gées et ce mécénat encore tout jeune ont connu leur apogée le 7 juillet 1999 avec la donation à l'Université de Valence de la pinacothèque personnelle de Martínez Guerricabeitia et de sa femme, Carmen García Merchante. Le couple a également fait don de 25 millions de pesetas destinés à l'acquisition d'œuvres lors des futures biennales.

## Mémoire de l'antifranquisme

Il n'est pas fréquent de rencontrer des entrepreneurs marxisants ni des collectionneurs spécialisés en peinture engagée. Mais pour comprendre le cas qui nous occupe, il va être nécessaire d'admettre l'existence de ces apparents paradoxes. En effet, l'homogénéité de la collection réunie par ce singulier homme d'affaires est assez subjective et étrangère aux critères habituels : elle est rassemblée selon une vision idéologique exclusivement basée sur le contenu des œuvres, sur leurs intentions sociales ou politiques, sur leur engagement dans la réalité actuelle, faisant fi des différences formelles ou chronologiques. Jesús Martínez pense que la beauté est donnée par les expériences humaines, en particulier celles d'hommes

During his years in the Americas he became a self-made and skillful businessman. He acquired broad experience in sales and client management, as well as a certain degree of personal wealth, and brought all this back with him when he returned to Spain. Now he could afford to indulge his old attraction to art by collecting paintings. At the same time, he began working—to an increasing extent—with the Communist Party (although he was never a member) and other anti-Franco forces that helped spread the political ideals of democracy by reviving and popularizing a culture of the left during the years before the dictator's death and the transition period that followed. One example of his personal commitment and economic aid to Communist cultural efforts is his role as a founder and leader of the Promociones Culturales del País Valenciano (a local cultural project) and the review *La Calle* (1978-1982). A minor patron of the arts, he was active in the creation of the Asociación Democrática y Cultural de Villar de Arzobispo, his home town.

## A Collection with Political Attitude

As with many CP fellow travelers, his Party-linked activities dropped off during the 1980s. In his particular case, however, it was because he was embarking on a new project, the Martínez Guerricabeitia Foundation at the University of Valencia, meant to promote contemporary art and build up a collection of contemporary painting at that institution. Since 1990, the Foundation's key activity has been the Martínez Guerricabeitia Biennial, an initiative that despite its relative newness has won a notable place among Spanish art events due to its originality and the seriousness that has characterized its five editions. Most importantly, the university's collection has been augmented by a selection of works by 1990s painters such as José María Báez, Javier Baldeón, Carmen Calvo, Curro González, El Hortalano, Abraham Lacalle, Rogelio López Cuenca, Simeón Sáiz Ruiz and Darío Urzay. The Foundation's other activity is the publication of classic books on aesthetics not currently available on the Spanish market. So far it has put out 13 books, by Charles Batteaux, Jacques Bouveresse, Mikel Dufrenne, Johann Gottlieb Fichte, Filippo Menna, Luigi Pareyson, Armando Plebe, Richard Wagner and Ludwig Wittgenstein, among others.

This long-time activity as a supporter of the arts in their most socially committed forms came to a natural culmination on July 7, 1999, when Martínez, together with his wife Carmen García Merchante, donated their personal collection of paintings to the University of Valencia, along with 25 million pesetas to be spent buying work exhibited at future biennials.

There are not many Marxist-minded businessmen and few collectors who specialize in

politically committed art. But both of these apparent paradoxes apply to the case of Martínez and in fact help explain it. What makes this collection homogenous is what makes it different from other collections—this entrepreneur, for his own personal reasons, chose these works for their content, their political and social aims, their commitment to their real-world environment, instead of giving first place to formal or chronological considerations as is usually the case. What interested Martínez was a beauty infused with the experience of men and women, especially those who rebel and fight to change the world and who have made their art an expression of protest. For him, the question of which works of art to collect was a matter of being true to who he was as a person.

The result is a significant cross-section of socially-critical painting in Spain, although not exclusively in that country, from the mid-1960s and throughout the following decade. About half the collection dates from that period. There are some 30 pieces made in the 1980s, but most of them are by painters whose careers began earlier. The 1990s are also well represented, with almost 40 canvases by young artists who have come to the tradition of political art from various new angles.

The most cohesive group of artists in the collection are those who reacted to the unexpected international success of *informalismo*—Tàpies, Saura, Millares, etc.—by cultivating their own figurative and realistic options, especially after 1964. Although their stand was rooted in the crisis of abstraction, its immediate trigger was a wave of moral repulsion and political consciousness in the face of the regime's foamy-mouthed celebrations of the 25th anniversary of its victory in the Civil War, a situation that brought the artistic avant-garde closer to the political vanguard of the struggle against Francoism.

The pieces Martínez began to acquire a few years later are testament to a period when Spanish artists used their work to take sides—for freedom and against the dictatorship and its evils, repression, inequality, arbitrariness, ignorance and so on. Many of these pieces now make up what could be called "the visual memory of anti-Francoism." This clearly applies to Ortega, Somoza, Ibarrola, Genovés, Canogar, the Equipo Crónica and Anzo, as well as, for similar reasons, many internationally-known figurative narrativists like Erró, Seguí and Spadari.

Although Martínez measures aesthetic value in relation to ethical impact, his collection holds more than a few pieces by artists notable for their very personal poetics and strong formalistic concerns, including Martín Caballero, Darío Villalba and Wolf Vostell, three artists highly esteemed by Jesús and his wife Carmen and extensively represented in their holdings. In addition to painting,

rebelle qui ont œuvré pour changer le cours des choses et qui ont fait de leur art un cri de révolte. Acheter des tableaux lui permettait d'être en accord avec lui-même.

Cela donne un panorama significatif de la peinture socialement critique réalisée en Espagne – pas exclusivement – depuis le milieu des années 60 et au cours de la décennie suivante (c'est le cas de la moitié des œuvres). Une trentaine de pièces datent des années 80, mais elles ont été exécutées par des artistes dont la carrière avait commencé auparavant. En revanche, les années 90 sont représentées par une quarantaine de tableaux de jeunes peintres qui, en changeant d'angle de vue, revisitent les relations entre art et politique.

En définitive, le groupe le plus homogène est formé par des artistes qui, à la suite du succès inespéré de l'art informel espagnol incarné par Tàpies, Saura ou Millares, ont choisi différentes voies figuratives ou réalistes, en particulier à partir de 1964. Cette réaction figurative a trouvé son origine non seulement dans la crise de l'art informel, mais aussi dans une prise de conscience morale qui a rapproché les avant-gardes artistique et politique, constituées de gens qui luttèrent contre un régime s'apprêtant à célébrer ses «25 ans de paix».

Les œuvres que Martínez Guericabeitia commence alors à acquérir témoignent d'une période de l'art espagnol où les artistes ont mis leur travail au service de la liberté face à la dictature et à ses tares : censure, répression, inégalité, arbitraire, ignorance... Sans aucun doute, nombre de ces pièces constituent ce que nous pourrions appeler la «mémoire visuelle de l'antifranquisme». Les cas des Ortega, Somoza, Ibarrola, Genovés, Canogar, Equipo Crónica ou Anzo sont très clairs. D'autres, également, ont acquis depuis lors une réputation internationale au sein de l'art figuratif narratif : Erró, Seguí ou Spadari. Même si Jesús Martínez mesure la valeur esthétique à l'aune de l'efficacité éthique, les œuvres issues de poétiques individuelles obéissant à des préoccupations strictement plastiques ne manquent pas ; la plupart du temps, elles se font, bien sûr, l'écho de problèmes sociaux ; c'est le cas de celles de Martín Caballero, Darío Villalba et Wolf Vostell, trois des artistes les plus largement représentés.

À côté des peintures, Jesús Martínez a rassemblé un grand choix d'œuvres d'art graphique espagnol datant des années de transition vers la démocratie. Après une longue période d'engourdissement, l'estampe renaît au milieu des années 60 au service des mêmes préoccupations idéologiques et formelles que celles qui animent la peinture de la même époque. Ces créations ont en outre l'avantage de bénéficier d'une plus grande diffusion grâce à leur prix moindre et à l'augmentation de la demande culturelle



ERRO. «Alexei Jawlensky y George Grosz». 1968. Acrylique. 84 x 127 cm. Acrylic

de l'époque. Jesús Martínez achète la plus grande partie des 278 estampes, regroupées en une vingtaine de cartons, éditées entre 1978 et 1984 par les partis communiste et socialiste ou par des associations sympathisantes. Récemment légalisés après des années de clandestinité, ceux-ci voient dans la collaboration avec des artistes une manière de financer leurs activités.

### Éthique contre esthétique ?

Cette action commune, ayant abouti à la constitution de cartons, explique pourquoi l'œuvre graphique est empreinte d'une plus grande diversité stylistique que la peinture. En effet, la diffusion de l'art préoccupe de nombreux artistes, à commencer par des peintres déjà consacrés de la génération des abstraits, tels que Tàpies, Chillida, Clavé ou Sempere. Ces derniers, sans modifier leur style habituel, atteignent avec l'estampe une nouvelle dimension sociale, une sorte de démocratisation de l'art à laquelle l'art informel n'était pas parvenu. Toutefois, bien sûr, ce sont les artistes qui se sont le plus illustrés par leur engagement avec le réalisme qui se retrouvent le mieux représentés au sein de la collection : depuis José Ortega ou Ibarrola jusqu'à l'Equipo Crónica ou Genovés, en passant par Arroyo, Canogar, Corazón, Heras, Renau, Saura et bien d'autres encore. Sans oublier un choix relevé d'artistes étrangers adeptes de cette technique, tels que Adami, Aillaud, Erró, Fromanger, Kaminski, Lichtenstein, Lindner, Monory, Penck, Rancillac, Vostell, etc.

Durant les années 80, l'Espagne subit de

grands changements et son art n'y fait pas exception, comme l'a bien souligné la critique internationale. Le pays se rapproche progressivement de l'Europe et la lutte politique trouve des porte-parole et des moyens d'expression plus adaptés parmi les hommes politiques et les institutions que parmi les artistes et leurs œuvres. Les jeunes créateurs espagnols qui se font connaître après la mort de Franco refusent les thèmes sociaux chers à l'art engagé des années antérieures. Cette évolution est parallèle à celle du contexte politique en cette période de transition visant à un passage en douceur vers la démocratie ; on préfère oublier les images les plus subversives de la lutte antifranquiste et se livrer à un exercice évident d'amnésie historique. De ce fait, l'art des années 80 est assez peu présent dans la collection, hormis les œuvres de Francesc Torres ou de Chema Cobo, qui ne répugnent pas d'aborder les rapports entre l'art et la politique.

En revanche, au cours des années 90, la collection s'accroît d'œuvres de jeunes artistes qui, en réaction à l'hédonisme de l'art de la décennie antérieure, se livrent à un travail plus analytique, plus conceptuel, qui donne lieu à de nouvelles formes d'engagement idéologique et de contestation en s'opposant à l'hypocrisie, à l'injustice, à la toute-puissance ou à la marginalisation. Cette nouvelle position critique, voire subversive, est évidente dans les réalisations de Rogelio López Cuenca, Juan Ugalde, Pedro G. Romero ou Chema López (3).

Comme cela ressort des noms cités jusqu'à présent, l'intérêt de Jesús Martínez pour l'art politisé explique la présence non seulement d'auteurs consacrés par les institutions artis-



tiques mais aussi d'artistes moins connus, voire ignorés, à cause précisément de leur fidélité à des idéaux qui ne sont plus ceux du marché de l'art mais qui dominent la peinture et qui, à juste titre, ont la réputation d'être fidèles à leur époque. Le fait que cette collection se les approprie et les rende visibles en un moment où l'art et ses circuits commerciaux et muséologiques montrent autre chose, les rend doublement intéressants.

Il ne fait néanmoins aucun doute que la qualité artistique de cet art suscite des interrogations sur sa valeur. Est-il pertinent de baser une collection sur l'éthique plutôt que sur l'esthétique ? L'esthétique et l'éthique sont-elles des valeurs contraires qui se nuisent mutuellement ? L'engagement du créateur dessert-il la qualité artistique de ses œuvres ? La critique formaliste qui a dominé le débat artistique depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale répondrait par l'affirmative. Jesús Martínez est d'un avis contraire. Loin de croire



WOLF VOSTELL. «La Quinta del Sordo». 1975. Briques, aquarelle et lapi sur papier. 53 x 73 cm.

que l'art est plus élevé quand il est totalement indépendant de la réalité qui l'entoure, il estime néanmoins que le contenu n'est pas suffisant pour produire des œuvres d'une véritable densité plastique ; mais lorsqu'un engagement social s'y rajoute sans étouffer cet art, il donne une plus grande valeur à l'œuvre, la remplit de sens, en fait un véritable fragment de notre culture. Il est certain que les artistes, présents dans la collection de l'Université de Valence et qui ont relevé ce défi, l'ont fait avec des œuvres de qualité inégale. Ce sont les circonstances qui commandent non seulement aux collectionneurs, mais aussi à l'art. ■

Traduit par Thomas de Kayser

(1) Susan M. Pearce, *Museums, Objects and Collections: A Cultural Study*, Leicester, Leicester University Press, 1992.

(2) On a récemment publié sa biographie : *Albert Forment, José Martínez: la epopeya de Ruedo Ibérico*, Barcelone, Anagrama, 2000.

(3) Le catalogue raisonné complet de la collection Martínez Guerricabeitia paraîtra prochainement.

José Martín est professeur d'histoire de l'art contemporain à l'Université de Valence et conservateur de la collection Martínez Guerricabeitia.

Martínez collected a broad sample of Spanish graphic art in the years of the democratic transition. Prints underwent a resurgence in the mid 1970s, after many years of paralysis. They shared the same ideological and formal concerns as painting of that period, but their lower cost allowed them to enjoy a much broader circulation during those years of growing cultural ferment. The bulk of the 278 prints are organized into some two dozen portfolios. Most of them were published between 1978-1984 by the recently-legalized Communist and Socialist parties or organizations close to them, which found this kind of work with artists a way to finance their other activities after years of clandestinity.

The fact that these prints came out in distinct bursts in various portfolios is what gives the graphic art in Martínez's collection more stylistic diversity than the canvases. The desire for a more popular art affected a great many artists, including recognized painters of the abstract generation such as Tàpies, Chillida, Clavé and Sempere, who, without changing their usual imagery, looked to print-making as a way of producing a social impact and a kind of democratization of the arts that *informalismo* had not been able to achieve. Still, it goes without saying that the artists most represented in this collection are those most committed to the realist tradition, from Ortega and Ibarrol to the Equipo Crónica and Genovés, and also including Arroyo, Canogar, Heras, Rena, Saura and many others. The collection also features a first-rate sampling of foreign artists who worked in this vein, such as Asami, Erró, Fromanger, Kaminski, Lichtenstein, Lidner, Monory, Penck, Rancillac, and Vostell, to mention just a few.

Spain underwent major changes in the 1980s and its art inevitably did the same, as international critics have correctly pointed out. The place was progressively becoming more like other European countries, and its politics gradually became a matter for politicians and political institutions rather than artists. The young artists who emerged after the death of Franco rejected social themes. This paralleled the dominant politics of the transition period itself, when in hopes of a painless changeover from dictatorship to electoral democracy the country accepted a kind of collective amnesia. Suddenly the subversive imagery of the anti-Franco struggle was considered problematic and unwelcome. Thus there is little art from the 1980s in the Martínez collection, aside from work by Francesc Torres and Chema Cobo, who did not share this fashionable artistic disdain for politics.

In the 1990s the work of young artists again swelled Martínez's collection. Many of them reacted against the hedonism of the previous decade by adopting a more analytic and conceptual approach, finding new forms of ideological commitment and protest against

hypocrisy, injustice, oppression and social exclusion. A new socially critical (and often subversive) art came into view with the work of Rogelio López Cuenca, Juan Ugalde, Pedro G. Romero and Chema López.(3)

## Ethics vs. Aesthetics

As is clear from the names of the artists mentioned here, Martínez's interest in explicitly political art explains why his collections comprises not only institutionally-approved artists but also quite a few lesser known figures, including some who have been forced to remain so precisely because of their fidelity to ideas that have little in common with the ruling ideology in the art market, artists who are skilled painters and, in all fairness, should at least be accorded the merit of being true to their times. The fact that this collection has saved them from greater obscurity and made them visible at a time when the art market and the international institutional network are shining their light elsewhere makes this phenomenon all the more interesting.

Still, the question of the quality of this work and the collection's artistic value is unavoidable. Is it a mistake to base a collection on principles that have more to do with ethics than aesthetics? Are aesthetics and ethics mutually exclusive values, and does the political stance of these artists spoil the artistic quality of their works? The formalist trend that has dominated art criticism since World War 2 would certainly answer in the affirmative. But Martínez holds the opposite view. Rather than believing that the highest form of art is that which is most autonomous from its surrounding reality, he feels that while content alone cannot produce work of a sufficient density to be properly called art, social commitment can, providing it does not overwhelm the rest, make art artistically more valuable, infusing it with meaning and making it more truly of a piece with our overall culture.

Yet it is true that the various artists represented in this collection now kept at the University of Valencia have manifested an uneven ability to meet this challenge. Circumstances condition not only collections but art as well. ■

Translation from the Spanish, L-S Torgoff

José Martín is a professor of contemporary art at the University of Valencia and curator of the Martínez collection.

(1) Susan M. Perch, *Museums, Objects and Collections: A Cultural Study*, (Leicester University Press, 1992), p. 75.

(2) See Albert Forment's recently published biography, *José Martínez: la epopeya de Ruedo Ibérico*, (Anagrama, 2000), p. 692.

(3) The complete catalogue raisonné of the Martínez collection will appear shortly.